

Avant-propos

Jean-Pierre Pichette

Volume 8, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039316ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039316ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (imprimé)

2371-6878 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pichette, J.-P. (2010). Avant-propos. *Cahiers Charlevoix*, 8, 5–8.
<https://doi.org/10.7202/1039316ar>

AVANT-PROPOS

JEAN-PIERRE PICHETTE

*La Société Charlevoix regroupe aujourd'hui huit chercheurs actifs sur une possibilité de dix. En raison de la nature et de l'ampleur des études qu'ils y présentent, l'étendue de ces textes va bien au-delà des quinze à vingt pages habituellement allouées aux articles de revue ou même d'un collectif de ce genre. Nos Cahiers Charlevoix, qui diffusent les travaux que ses membres ont soumis et qui ont été examinés en séminaire au cours de leurs réunions semestrielles, en tiennent compte par leur périodicité qui est bisannuelle. Mais, en plus de ces facteurs d'ordre courant, on le suppose aisément, des imprévus peuvent rompre cette régularité. – Le changement d'éditeur, qui a récemment ralenti le rythme et jeté un voile d'incertitude sur les activités de notre Société, explique en partie le décalage exceptionnel de cette publication. Fort heureusement, une entente intervenue entre la Société Charlevoix, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française et les Presses de l'Université d'Ottawa devrait assurer la continuité de nos Cahiers Charlevoix. – Aussi, précisément à cause du caractère des écrits et du processus qui les scrute, un cahier ne réunit-il que rarement les recherches de tous les membres ; jusqu'ici, chaque parution a comporté de quatre à six études. C'est aussi le cas de ce huitième volume qui en regroupe quatre. Et, ce qui confirme l'enchaînement temporel de ces études, deux d'entre elles ajoutent un nouveau chapitre à une démarche entreprise dans ces cahiers (**Pichette et Bock**) et une troisième (**Laflamme**) revisite un sujet que son auteur avait déjà exploré avant son admission à la Société. La même remarque pourrait sans doute s'appliquer au travail de **France Martineau**, la nouvelle élue, qui offre sa première contribution et poursuit avec nous ses investigations lancées antérieurement.*

*Dans l'article qui entame la section « Études » de cette livraison, le huitième qu'il fait paraître dans les Cahiers Charlevoix, **Jean-Pierre Pichette** reprend le fil de l'enquête captivante qu'il a menée sur la sanction de l'aîné célibataire, une pratique qui a profondément marqué le rituel du mariage franco-ontarien. Si, dans un premier temps, son exploration avait permis d'en détailler les particularités et d'en suivre les ramifications et les déplacements en Amérique française, des carences documentaires l'empêchèrent de clarifier l'origine exacte de la coutume et de rendre pleinement compte de son transfert et de son évolution. Considérant sa vitalité dans les régions périphériques, opposée à son déclin dans les zones centrales qui en suggère la continuité improbable, l'auteur confirme la résistance de la tradition dans les marges, phénomène qu'il avait auparavant observé en littérature orale. Dès lors, sur cette base élargie, il expose, en guise d'interprétation des dynamiques en présence, le « principe du limaçon », un modèle tout simple capable d'apporter un éclairage original et significatif sur les rapports entre centre et périphérie, sur les possibles croisements ou l'origine plurielle des traditions ; il tente ainsi de cerner les facteurs de leur maintien ou de leur érosion en cherchant pourquoi les marges retiennent mieux et plus longtemps certains des messages transmis qui s'érodent au centre, et comment ce dernier en assure néanmoins la sauvegarde. Sans être universelle, cette proposition, que l'auteur livre comme réflexion finale à son enquête, se vérifie dans plusieurs cas de transfert culturel et elle appelle d'autres investigations afin d'en démonter le mécanisme complexe, délicat et capricieux.*

*Renouant avec un thème qui lui est familier, **Simon Laflamme** présente le nouveau visage de l'ambition de la jeunesse franco-ontarienne. S'il avait trouvé démesurées, voire utopiques, les aspirations de ces jeunes étudiants dans un ouvrage publié vingt ans plus tôt, la nouvelle enquête qu'il a menée dans le Nord-Est en 2005, et qui se poursuivra jusqu'en 2014, lui apprend que les temps ont changé. Les quatre grandes questions examinées dans son étude confirment une ressemblance de plus en plus marquée entre les francophones et les anglophones, tant les projets d'étude*

ou de carrière des uns s'apparentent, à quelques différences près, à ceux des autres. Selon l'auteur, cette transformation, opérée au cours des quinze dernières années, est à mettre en lien avec des tendances des sociétés industrielles avancées, notamment l'homogénéisation, attribuable à la postindustrialisation, et les moyens de communication de masse qui en sont le corollaire. Or, « [l] 'homogénéisation des populations, sans que chacune d'elles dispose de ses institutions propres, est simple négation des particularismes, et assimilation aux messages et aux conditions de vie de l'ensemble qui est le mieux pourvu au plan institutionnel », remarque-t-il. Dans ce contexte, une société qui sait se doter d'un « système institutionnel nécessaire aux sociétés postindustrielles, et donc qui soit commun à chacune d'elles, mais qui simultanément assure leur différenciation » rend moins probable l'assimilation. Voilà ce qui affermirait la nouvelle position des aspirations de la jeunesse franco-ontarienne et qui maintiendrait toujours les jeunes des Premières Nations en marge, eux qui « peinent à se projeter vers l'université ou le font à certains égards s'ils admettent la nécessité de l'anglicité du monde ».

*De son côté, **Michel Bock** continue son étude des mouvements de jeunesse franco-ontariens du milieu du XX^e siècle. Une première partie, publiée dans ces pages, a bien démontré que l'Association de la jeunesse franco-ontarienne (AJFO), par l'idéologie que les annales révèlent de 1949 à 1960, se conformait au nationalisme canadien-français et représentait ce qu'il appelle « un exemple de groulxisme appliqué ». Cette deuxième tranche, qui toise son évolution durant les années 1960, retrace les conflits que cette position engendra. En effet, de nouveaux mouvements de jeunesse (CCJFO, APMJOF et D_J), largement influencés par les valeurs de la contre-culture et l'idéologie « participationniste », cessèrent de poser le problème franco-ontarien en termes de nation et de nationalité pour adopter, graduellement, la logique d'une identité dont les fondements seraient définis de moins en moins explicitement. Ce renouvellement idéologique se solda par la marginalisation, au nom d'un idéal égalitariste, de la référence nationale canadienne-française, perçue désormais comme trop traditionaliste, élitiste et contraire aux « nouvelles » valeurs de*

la jeunesse. L'article de Michel Bock analyse le discours, les activités et les relations parfois houleuses qu'entretinrent les quatre principaux mouvements de jeunesse franco-ontariens de 1960 à 1971, période de l'agonie et de la disparition définitive de l'AJFO, que ses concurrentes jugeaient, malgré son évolution, trop peu « représentative » de la jeunesse franco-ontarienne.

Première femme à joindre les rangs de la Société Charlevoix, **France Martineau** en occupe le quatrième fauteuil depuis son élection en 2006 ; elle succède à René Dionne, membre émérite et pionnier de notre collectif, qui en fut le premier titulaire (1992-1999). Linguiste et professeur à l'Université d'Ottawa, elle est aussi titulaire de la chaire « Langue, identité et migration en Amérique française ». Elle a entrepris de constituer un « Corpus de français familier ancien », formé par la correspondance intime du XVII^e au XX^e siècle, afin de reconstruire en partie l'histoire des variétés de français en Amérique du Nord. C'est de cette source, tout autant que de ses travaux antérieurs, qu'elle tire les données de l'étude sur le français de la région du Détroit qui fait l'objet de sa contribution inaugurale à nos Cahiers Charlevoix. Comparant la variété du français de la vallée du Saint-Laurent à celle de l'Ontario, notamment dans ses traces anciennes, elle observe leur étroite parenté, puis s'interroge sur l'impact de l'anglais sur ce groupe minoritaire : si tantôt elle constate un emprunt, elle suppose néanmoins que des archaïsmes pourraient également s'y trouver. Le maintien général de « point » au Détroit, tranchant sur son net recul devant « pas » dans le Québec du début du XIX^e siècle, milite en ce sens et marque un écart entre ces populations françaises dans la propagation de la forme nouvelle. On comprend mieux alors la complexité de ces réalités linguistiques et toute la prudence que leur étude nécessite.

Enfin, **Michel Gaulin**, notre secrétaire, brosse dans la section finale la « chronique » de la Société Charlevoix. Par l'abondance des travaux réalisés par les uns et les autres, il est clair que ses membres sont actifs sur plusieurs plans ; comme à l'habitude, il fait état de leurs réalisations marquantes – élection d'un nouveau membre, prix et distinctions, publications – et il fait part des parutions récentes de la Société des Dix.